

Les plantes et le feu, les plantes et le vent au XVI^e siècle.

L'imaginaire des quatre éléments est très présent depuis l'antiquité (notamment avec Hippocrate de Cos qui a beaucoup développé ceci dans son traité *Airs, Eaux, Lieux*). C'est de ce principe que part toute chose. La médecine par exemple avec la théorie des quatre humeurs. Les quatre éléments sont liés à quatre qualités :

- Chaud
- Froid
- Humide
- Sec

Ainsi chaque élément possède deux de ces quatre qualités : le feu est chaud et sec tandis que l'air est chaud et humide. De ce fait le feu et l'air sont liés à des parties du corps, à des vents, à une planète, un signe astrologique, une maladie, une saison, une tranche d'âge, un point cardinal...

Le feu dépend du foie et caractérise la bile jaune d'où découle la *Cholere*. Il est lié à la jeunesse, à l'été, au signe du Bélier et au vent d'ouest appelé Ponant.

En ce qui concerne l'air, il est lié au sang, au cœur, mais aussi à l'enfance, au signe du Gémeaux et au Sirocco.

On ne retrouve pas seulement ce principe des quatre humeurs en médecine mais aussi à la Mélancolie (liée au vent et au souffle selon Aristote), aux fruits (le melon est un fruit humide et froid comme le concombre et appartient de fait à la catégorie des « semences froides »), aux venins (qui peuvent être secs, chauds, froids, humides, selon leur action sur le corps et les symptômes qu'ils engendrent).

La botanique n'échappe pas à cette règle et témoigne de la présence de ces quatre forces de la Nature. Au XVI^e siècle, beaucoup de compilations recensaient des prodiges, miracles et aussi des plantes dites « esmerveillables », « admirables », « singulières », « insolites », « estranges » (parmi les adjectifs qui reviennent souvent). Dans le présent article, je vais me contenter de faire le rapport avec seulement deux éléments : le feu et le vent. Ce panorama que je vais vous présenter permettra de montrer la gestation de la science botanique à la Renaissance, qui oscille entre merveilleux et recherche des causes naturelles de tel ou tel phénomène. Les limites entre réalité scientifique et « croyances fabuleuses » sont parfois floues au XVI^e siècle.

Les plantes « ignées ».

Le *Pantagruelion*, plante fictive créée par Pantagruel, dont parle Rabelais dans le *Tiers Livre*, a la faculté d'être résistante au feu. Voici ce qu'il nous en dit au chapitre LII intitulé « *Comment certaine espèce de Pantagruelion peut estre par feu consommée* » :

« Si nous estions du temps de Sylla, Marius, Cesar & aultres Romains empereurs ou du temps de nos antiques Druydes, qui faisoient brusler les corps mors de leurs parens & seigneurs, & voulussiez les cendres de vos femmes, ou pères boyre en infusion de quelque bon vin blanc, comme feist Artemisia les cendres de Mausolus son mary, ou autrement les reserver entières en quelque urne, & reliquaire: comment saulveriez vous icelles cendres à part, & separées des cendres du bust & feu funeral? Respondez. Par ma figue vous seriez bien empeschez. Je vous en depesche. Et vous diz, que prenent de ce celeste **Pantagruelion** autant qu'en faudroit pour couvrir le corps du defunct, & ledict corps ayant bien à point enclous dedans, lié & cousu de mesmes matière, iectez le on **feu** tant grand, tant **ardent** que voudrez: le feu à travers le Pantagruelion **bruslera** & redigera en cendres le corps & les oz. Le Pantagruelion non seulement ne sera consumé ne ards, & ne deperdra un seul atome des cendres dedans encloses, ne recevra un seul atome des cendres bustuaires, mais sera en fin du feu extraict plus beau, plus blanc, & plus net que ne l'y aviez iecté. Pourtant est il appelé Asbeston. Vous en trouverez foison en Carpasie, & soubz le climat Dia Cyènes, à bon marché. **O chose grande! chose**

admirable? Le feu qui tout devore, tout deguaste, & consume: nettoye, purge, & blanchist ce seul Pantagruelion Carpasien Asbestin. Si de ce vous defiez, & en demandez assertion & signe usual comme Iuifz & incredules: prenez un oeuf fraiz & le liez circulairement avecques ce divin Pantagruelion. Ainsi lié mettez le dedans le brasier tant grand & ardent que vouldrez. En fin vous tirerez l'oeuf cuyt, dur, & bruslé, sans alteration, immutation, ne eschauffement du sacré Pantagruelion ».



François Rabelais. *Illustrations du Tiers livre des faictz et dictz héroïques du noble Pantagruel.*
Chapitre XLVI. Source : Pantagruelion.com

Non seulement le Pantagruelion ne peut être brûlé et réduit en cendre par le feu, mais en plus celui-ci le « nettoie et blanchit ». on peut donc parler d'une véritable « sympathie » entre la plante et l'élément. Durant l'Antiquité et jusqu'au XVI^e siècle, une grande théorie, celle des antipathies et sympathies, disait que certaines plantes ou substances s'attiraient ou se rejetaient entre elles. Fracastor, médecin du XVI^e siècle parle d'une antipathie entre le concombre et l'huile. Rabelais se sert donc de ces croyances à des fins fictionnelles. Il renforce cette accointance entre le feu et la plante en terme de médecine puisqu'il affirme dans un autre chapitre que le Pantagruelion a pour vertu de guérir les brûlures de feu et d'eau.

Une autre plante merveilleuse est capable d'avoir des propriétés ignées : c'est la racine de *Baara* dont parle Flavius Josphe dans *la Guerre des juifs*. Voici ce qu'il en dit dans le livre VII : « Cette plante est d'une couleur qui ressemble à celle du feu. Vers le soir, les rayons qu'elle émet sur ceux qui s'avancent pour la saisir en rendent la cueillaison difficile. ».

Pierre Boiastuau qui a écrit au XVI^e siècle, un livre sur les prodiges intitulé *Histoires prodigieuses*, reprend les propos de Flavius Josphe en les transformant quelque peu. Il écrit au chapitre XXIV traitant des plantes mémorables qu'elle a une « couleur & splendeur de flamme, & éclaircit de nuit comme une lampe ». Il nous fournit également une gravure qui permet de voir que selon lui la racine de *Baara* n'émet plus des rayons mais est capable de produire des véritables flammes.



Cette plante a été assimilée à l'Aglaophotis de Théophraste (*Phos* en grec voulant dire lumière) qui devait être déterrée la nuit. Pour le botaniste du XVI^e siècle, Rembert Dodoens, cette racine de Baara pourrait être la pivoine.

Mais les plantes en relation avec le feu ne sont pas nécessairement des plantes imaginaires ou légendaires inventées par des écrivains pour leurs fictions ou des amateurs d'histoires insolites. Il s'agit parfois d'une simple extrapolation de la réalité.

Des naturalistes et botanistes s'intéressent également à l'interdépendance des plantes et des éléments. Jacques Daléchamps, botaniste né à Caen au XVI^e siècle, décrit dans son *Histoire des plantes* (Tome I, chapitre XXIX), l'herbe de feu (appelée en latin *Flammula* par les herboristes) car elle brûle comme la flamme. En effet cette plante à fleurs jaunes, poussant au mois de mai dans les eaux dormantes et marécageuses cause des ulcères au foie et de terribles inflammations aux brebis qui en mangent. Elle a aussi les tiges rougeâtres, ce qui renforce sûrement son caractère « igné ». En voici un dessin tirée de l'ouvrage dudit auteur :



C'est donc le principe de l'analogie (entre la couleur du feu et les caractéristiques physiques de la plante) qui entre en ligne de compte dans la *denominatio* botanique. On retrouve la même conséquence avec le *Pyracantha*, qui possède des baies rouges (que Pline considérait être efficaces contre les morsures de serpents) et qui fait paraître l'arbre comme s'il était en feu. Il se nomme d'ailleurs en français « Buisson ardent ». On retrouve cette analogie dans les autres langues (*Fire Thorn* en anglais et *Feuerdorn* en allemand).



L'herbe *Kali* dont parle aussi Jacques Daléchamps, est intimement liée au feu car c'est en la brûlant que l'on obtient le sel, et que l'on fait du savon ou des verres. L'auteur y consacre toute une partie dans son *Histoire des Plantes*, (chapitre XIII du tome II), en tentant de discerner toutes les espèces de *Kali*. Voici ce qu'il rapporte : « L'*Anthyllis* est une espèce de *Kali* rapportée de Syrie, selon le médecin portugais du XVI^e siècle *Amatus Lusitanus*, dont les cendres sont utilisées pour

faire le savon et les verres ». Il élabore en écrivant : « *ce qui coule de ces herbes quand on les brusle, qui est comme plomb, se prend, après qu'il est froid, qui est comme une masse de cendres prisent ensembles, que l'on appelle Alinem catinum, desquelles ont fait les verres. Or pour cognoistre si elles sont naturelles, il les faut mettre dans le feu : que si elles se fondent & bouillonnent c'est du vray Kali.* »

Cette plante est la *Salsola kali* L. (appelée en français aussi soude brûlée, soude kali) dont voici une représentation :



Claude Duret, juriste à Moulins au XVI^e siècle, dans son *Histoire admirables des plantes* (1605) relate la découverte et la curiosité des soldats d'Alexandre le Grand lors de leur voyage aux Indes concernant des plantes dans la mer : « *Ils veirent certains arbrisseaux, ayans leurs branches faictes d'une matiere semblable à corne de bœuf, qui toutesfois estoient rouges à la cime, & tendres comme du verre, & rougissoient au feu, comme le fer ; & neantmoins estant refroidies elles tournoient à leur premiere couleur.* »

Il est fort probable que ces fameuses plantes, résistant au feu, soient des plants de corail.

Guillaume Postel, qui a rapporté plusieurs témoignages de voyages au XVI^e siècle s'est aussi intéressé aux plantes étranges. Dans le chapitre XXI « De l'arbre merveilleux qui porte pain, vin, sucre, huylles, soyes, linges, chemises, habillement, voilles, feu, et innumerables autres utilitez » de son ouvrage *Des Merveilles du monde, et principalement de admirables choses des Indes*, voici ce qu'il rapporte :

« *Ladicte arbre donne du charbon a faire du feu, du vin, de l'eau, de l'huylle, du sucre. Ladicte arbre porte des noix come une datte, (mais grosse comme la teste d'un homme ou environ ainsi qu'on en voit jusqu'à Paris) & en portent chascune 200. Ilz leur ostent la **premiere** escorce qui est pour **brusler**. Car come boys elle **brusle** **treasardetement**.* »

Lors de la description d'arbres, il est souvent mis en avant ce caractère utilitaire de la branche ou du rameau qui brûlent aisément ou « *treasardetement* » pour reprendre le terme de Guillaume Postel. En effet cette caractéristique est très importante pour les populations locales dans la vie quotidienne et les auteurs et cosmographes du XVI^e siècle mentionnent très souvent cette propriété dans leurs notices descriptives. L'auteur remarque d'ailleurs que cet arbre, ainsi qu'un autre (un arbre dont les feuilles se meuvent toutes seules, et dont je reparlerai en deuxième partie de l'article) se trouvent sous le même méridien. L'arbre dont le bois brûle facilement se trouverait vers *Calicut*¹, soit en

1 Danièle Duport, « La variété botanique dans les récits de voyage au XVI^e siècle : une glorification du créateur ».

Inde. L'Inde était souvent un pays décrit comme regorgeant de populations monstrueuses ou de plantes étranges.

On le voit donc parmi tous ces exemples, la botanique merveilleuse et insolite, en lien avec les quatre éléments intéresse de nombreuses personnes, à la fois des botanistes, des médecins, des voyageurs, des écrivains et même des hommes de droit. C'est cette mouvance générale et cet intérêt globalisant que je vais confirmer dans la deuxième partie de cet article sur la relation entre les plantes et le vent.

Les plantes « venteuses », la « ventosité » des plantes.

À la Renaissance, certains auteurs croyaient que des animaux, de contrées lointaines, ne vivaient que de vent. C'est le cas du *Chameleon* ou bien de l'*Ahuthi*, dont parle le cosmographe André Thevet dans sa *Cosmographie Universelle*. L'*Ahuthi* avait la grandeur d'une grosse guenon et la face semblable à celle d'un petit enfant. Ses particularités sont de vivre au sommet des arbres et de se nourrir exclusivement de vent. Thevet dit avoir gardé cette créature plus de vingt jours dans sa loge sans qu'elle ne prit aucune substance. Chez le chirurgien du XVI^e siècle, Ambroise Paré, c'est le *Haiit* qui se nourrit exclusivement de vent.



Haiit. *Des Monstres et prodiges*. Ambroise Paré.



Cette caractéristique se retrouve en botanique. Dans l'île de Cimbulon selon Claude Duret, se trouve un arbre dont les feuilles se meuvent toute seules, une fois tombées à terre. Le compagnon de Magellan, Antoine Pigafetta affirme en avoir gardé en cage et qu'elles ne se nourrissaient que de vent. Voici ce qu'il nous dit dans son récit *Premier voyage autour du monde* :

« Ce que j'ai trouvé de plus étrange, ce sont des arbres dont les feuilles qui tombent sont animées. Ces feuilles ressemblent à celles du mûrier, si ce n'est qu'elles sont moins longues ; leur pétiole est court et pointu ; et près du pétiole d'un côté et de l'autre elles ont deux pieds. Si on les touche, elles s'échappent ; mai elles ne rendent point de sang quand on les écrase. J'en ai gardé une dans une boîte pendant neuf jours : quand j'ouvrais la boîte, la feuille s'y promenoit tout à l'entour : je suis

Revue d'Histoire Littéraire de la France. 2001/2. Vol. 101. Pages 195 à 202.

d'opinion qu'elles vivent d'air ».

Voici la représentation qu'en donne Claude Duret dans son traité *Histoire admirable des plantes et herbes esmerveillables et miraculeuses en nature... :*



Le fait de ne pas se nourrir de substance solide fait parti d'un imaginaire déjà ancien. Pline l'Ancien dans le livre VII de son *Histoire naturelle* parlait des Astomes, peuple monstrueux qui ne se nourrissait que du fumet des aliments :

« Mégasthène mentionne une nation d'entre les Nomades de l'Inde qui n'a que des trous pour narine, et des pieds flexibles comme le corps des serpents ; on la nomme les Scyrites. Il dit qu'aux extrémités de l'Inde, du côté de l'Orient, vers la source du Gange, est la nation des Astomes, sans bouche, le corps entier couvert de poil, laquelle s'habille avec le duvet des feuilles (VI, 20), et ne vit que de la respiration et des odeurs aspirées par les narines ; qu'ils ne prennent aucun aliment solide, aucune boisson : qu'ils se contentent des odeurs variées de racines, de fleurs, de pommes sauvages, qu'ils portent avec eux dans les excursions un peu éloignées, pour avoir de quoi flairer ; qu'une odeur un peu forte les tue sans difficulté. »

Cet imaginaire va être repris dans l'utopie de Cyrano de Bergerac avec les habitants de la Lune ayant la même faculté.

Les particularités des cueillettes.

La mandragore, cette racine mystérieuse que l'on considérait provenir des sécrétions sexuelles des pendus est entourée d'un univers de légende concernant son arrachage (la personne qui osait retirer la mandragore de terre subissait une mort certaine). Le thème du vent apparaît chez Pline au moment de la cueillette de celle-ci : *« Ceux qui cueillent la mandragore prennent garde de n'avoir pas le vent en face. Ils décrivent trois cercles autour d'elle, avec une épée, puis ils l'enlèvent de terre en se tournant du côté du couchant ».* (Livre XXV, *Histoire Naturelle*).

On peut donc se demander pourquoi ? Est-ce pour des raisons superstitieuses, ou juste par

commodité ? La première hypothèse me semble plus probante, puisqu'il faut adjoindre à la protection du vent, le tracé de trois cercles.

Théophraste nous dit une chose semblable sur le fruit de Canirubu (ronces) qui doit être cueilli le dos tourné au vent de peur des yeux. Nous sommes donc en présence d'un conseil de commodité contrairement au « rituel » de cueillette de Pline.

De nouveau Pline, au livre XIII d'*Histoire Naturelle*, affirme que le meilleur moment pour cueillir les fruits mûrs du persica (*balanites aegyptiaca*) est pendant le souffle des vents étésiens (vent qui souffle du nord en Méditerranée orientale l'été) :

« L'Égypte a encore un arbre particulier, le persica, semblable au poirier et conservant ses feuilles. Il produit continuellement : on cueille un fruit, et le lendemain un autre pousse; le bon moment de la maturité est pendant le souffle des vents étésiens ».



Balanites aegyptiaca.

L'importance du vent dans les vertus thérapeutiques des plantes.

Selon Dioscoride (médecin de la ville d'Anazarbe) on trouve aussi ce thème de se préserver des vents concernant le turbith vulgaire. Il nous dit en effet « *Il aide aux fièvres flegmatiques mais celui qui le prend se doit garder des vents de Midy, & de manger du Poisson* » (sixième livre, *De Materia Medica*). Ici, le médecin reste obscur et ne donne aucune explication de pourquoi il faut éviter le vent après l'ingestion de la plante. Les vents de midi sont réputés pour être très chauds. Peut-être est-ce la raison d'une telle recommandation ?

Le vent est important dans les descriptions des plantes pour Dioscoride. En effet c'est le vent qui lui confère d'importantes vertus thérapeutiques. Voici ce qu'il écrit dans son proème (introduction) :

« Et semblablement ceux qui se recueillent és campagnes, en lieux aquatiques, umbrageux, & ou les vents ne soufflent point, pour le plus souvent sont de peu de vertu »

Ainsi la Morelle furieuse, la Circea et la Ciche de montagne qui naissent en des lieux venteux possèdent des vertus thérapeutiques indéniables. Pour l'auteur, les plantes sont souvent associées à

l'adjectif « venteux ». C'est ce qu'il nous dit du Caprier de Libye Marmarique qui est grandement venteux contrairement à celui de la Pouille qui fait vomir ou encore du poireau qui devient moins venteux s'il est cuit dans des eaux chaudes différentes. Dans le dictionnaire du *Trésor de la Langue Française*, « venteux » veut dire en terme de pathologie, « ce qui donne des flatulences ». En effet Dioscoride parle de certains remède contre la « ventosité » comme l'epythimum (fleur du Thym).

L'importance du vent dans la dénomination d'une plante.

Comme la *flammula* dont j'ai parlé en première partie, le vent a pu, lui aussi caractériser une plante, à tel point que le substantif a pu entrer dans leur nomination. Matthiolo, médecin de Sienna du XVIe siècle dans son ouvrage *Commentaires sur les six livre de Pedacius Dioscoride de la matiere medicale*, nous apprend que plusieurs plantes étaient appelées « Herbe du vent ». Aujourd'hui c'est l'anémone pulsatile qui est appelée ainsi ou *Pasqueflower*, *Wind flower* en anglais. Mais à l'époque ce n'était pas le cas :

« *Ruellius dit que l'anémone croist ordinairement en France : & que c'est cette plante que les herboristes appellent l'Herbe du vent. Mais si la Parietaire ou Solidago minor sont herbe du vent, ainsi que tient Simon Ianiensis, Ruellius a failli* » (Livre II, chap. CLXXII)

Le vent, un danger ?

Le vent, peut-être néfaste au corps du patient après l'ingestion d'une plante mais il peut se révéler également dangereux pour la flore elle-même. C'est ce que nous dit Théophraste dans *Recherches sur les plantes* à propos de l'Olympias (vent du Nord ouest) :

« Des vents différents dans chaque contrée sont de nature à anéantir et à brûler complètement la végétation : ainsi l'Olympias à Chalcis en Eubée, quand son souffle glacial se fait sentir un peu avant le solstice ou après le solstice d'hiver ? Il brûle les arbres et les laisse calcinés et desséchés comme ils ne pourraient l'être par le soleil, même au cours d'une longue période, ce qui justifie le terme de brûlure. » (Vol 2, livre IV, chapitre 14)

On trouve des propos similaires chez Matthiolo plusieurs siècles après : « *Bien est vray que j'ay trouvé en certains autheurs, le vent du Midi estre si chaud en ces païs là, qu'il brusle les forest en esté* ». (Livre I, chapitre XII).

Conclusion.

Voici un petit panorama de l'influence de ces deux éléments tant dans les pratiques médicales liées à la botanique, que dans les croyances botaniques « merveilleuses ». Tout ceci participe de l'idée du *Kosmos*, à savoir la perception et la conception du monde comme un tout. Les plantes, animaux, minéraux, êtres humains étant liés aux éléments et aux astres et portant leurs « stigmates ». Il en va autant des deux autres éléments (eau et terre). De nombreuses plantes étaient prises en breuvage avec de l'eau ou tiraient leurs vertus de l'élément aquatique. Pour la terre, le lien entre plantes et sol était un imaginaire très fort de l'Antiquité jusqu'à la Renaissance. N'en témoigne les légendes de l'arrachage fatal (Mandragore et Napellus).

Tony GOUPIL